

JULES VERNE CHEZ LUI SA PROPRE VERSION DE SA VIE ET DE SON ŒUVRE⁽¹⁾

(R. H. SHERARD)

Traduit par William Butcher

(notes de V. Dehs et W. Butcher)

“Le plus grand regret de ma vie est de n'avoir jamais pris de place dans la littérature française.”

En disant cela, la tête du vieil homme s'est inclinée, et une note de tristesse s'est ajoutée à la voix gaie et solide.

“*Je ne compte pas dans la littérature française*”⁽²⁾, a-t-il répété. Qui parlait ainsi, la tête baissée et une note de douleur dans la voix gaie ? Quelque auteur de *feuilletons* peu chers mais populaires, d'écrits pour la presse à deux sous, quelque homme de lettres qui n'avait jamais eu honte à considérer sa plume comme outil à gagner de l'argent et qui a toujours préféré à la gloire et à l'honneur un compte généreux à la caisse de la Société des Gens de Lettres ? Non, si étrange, si monstrueux que cela puisse paraître, ce n'était personne d'autre que Jules Verne. Oui, Jules Verne, le Jules Verne, votre Jules Verne et le mien, lequel donne du plaisir partout dans le monde depuis si longtemps et qui continuera à donner du plaisir au monde pour de nombreuses générations à venir.

C'est dans la fraîche salle de repos de la Société industrielle d'Amiens que le maître a prononcé ces paroles et je n'oublierai jamais le ton de tristesse avec lequel il les a dites. C'était comme la confession d'une vie perdue, le soupir d'un vieillard pour ce qui ne pourra jamais être changé. C'était pour moi une tristesse profonde que de l'entendre parler ainsi, et tout ce que j'ai pu faire, était de dire, sans enthousiasme feint, qu'il représentait pour des millions d'autres et pour moi un grand maître, l'objet inconditionnel de notre admiration et de notre respect, le romancier qui donne à beaucoup d'entre nous plus de plaisir que tout romancier qui ait jamais pris la plume. Mais il a simplement secoué sa tête grise pour dire : “*Je ne compte pas dans la littérature française*”.

(1) R. H. Sherard : “Jules Verne at home” in *McClure's Magazine*, janv. 1894, vol. II, N° 2, pp. 115-124. Cet entretien a eu lieu en juin 1893.

(2) En français dans le texte, ainsi que les autres mots en italique.

Soixante-six ans ⁽³⁾ et, sans sa jambe boiteuse, encore en pleine santé, avec beaucoup dans le visage qui fait penser à Victor Hugo ; comme un beau vieux capitaine de marine, rouge de figure et plein de vie. Une paupière qui tombe légèrement, mais le regard ferme et clair, et de sa personne entière émane un air de bonté et de générosité de cœur qui ont toujours été les caractéristiques d'un homme dont Hector Malot, écrivant il y a bien des années, a dit : "C'est le meilleur des meilleurs hommes" ; de l'homme que le froid et réservé Alexandre Dumas aime comme un frère ; et qui n'a pas, et n'a jamais eu, un seul ennemi véritable, malgré son succès brillant. Sa santé le tourmente, malheureusement. Récemment, ses yeux ont faibli, de sorte qu'il est par moments incapable de guider sa plume, et il y a des jours où la gastralgie le martyrise. Mais il est aussi vaillant que jamais.

"J'ai écrit soixante-six volumes, a-t-il dit, et si Dieu me prête vie, j'en achèverai quatre-vingts."

Jules Verne habite le boulevard Longueville à Amiens, à l'angle de la rue Charles Dubois, dans une belle maison spacieuse qu'il loue. Elle a trois étages, avec trois rangées de cinq fenêtres sur le boulevard Longueville, encore trois fenêtres à l'angle, et encore trois sur la rue Charles Dubois. L'entrée des voitures et l'autre entrée se trouvent toutes les deux dans cette rue. Les fenêtres donnant sur le boulevard Longueville dominent un panorama magnifique de la pittoresque mais brumeuse ville d'Amiens, avec sa vieille cathédrale et autres bâtiments médiévaux. Juste devant la maison, de l'autre côté du boulevard, se trouve la tranchée du chemin de fer qui, exactement en face de la fenêtre du bureau de M. Verne, se perd dans un parc de plaisirs, où il y a un grand kiosque sous lequel joue la musique du régiment quand il fait beau. Cette combinaison est à mon avis un symbole parfait du travail du grand écrivain : le train dans sa course, avec tous les rugissements et les vibrations de l'ultra-modernisme, et la poésie de la musique. Et n'est-ce pas grâce à cette même combinaison de tout ce qui est le plus romantique dans la vie, avec la science et l'industrialisme, que les romans de Verne possèdent une originalité qui ne se trouve dans les œuvres d'aucun écrivain vivant, même de ceux qui comptent le plus dans la littérature française ?

LA RÉSIDENCE DU ROMANCIER

Une haute muraille entoure la rue Charles Dubois et cache du passant la cour et le jardin de la maison de Verne. Après avoir sonné à la petite entrée de côté et qu'en réponse à un grand carillon, la porte s'ouvre, on se trouve dans une cour pavée. En face sont la cuisine et les offices ; à gauche, se voit un agréable jardin, bien fourni d'arbres ; et, à droite, se trouve la maison, vers laquelle mène une suite de larges marches s'étendant le long de la façade. Une serre remplie de fleurs forme le hall d'entrée et, passant par là, le visiteur accède au salon. Celui-ci est une pièce richement meublée, avec marbres et bronzes, somptueuses tapisseries aux tons chauds et fauteuils les plus confortables — le salon d'un homme de moyens et de loisirs, mais sans trait caractéristique. Il a l'air d'être peu utilisé, ce qui est effectivement le cas. Monsieur

(3) En fait soixante-cinq.

et Madame Verne sont tous deux très simples, et ne se soucient aucunement des apparences, mais entièrement du calme et du confort. La salle à manger attenante est rarement employée, sauf quand il s'agit de dîners ou d'une fête de famille, et le romancier et sa femme prennent leurs repas simples dans une petite salle à déjeuner à côté de la cuisine. De la cour, le visiteur remarque une tour élevée dans le coin éloigné de la maison. L'escalier en spirale qui monte aux étages supérieurs s'y trouve et tout en haut de l'escalier est le domaine privé de M. Verne. Un passage couvert, comme l'escalier, d'étoffe rouge passe devant des cartes terrestres et marines pour mener à une petite chambre, munie d'un simple lit de camp. Devant une fenêtre en saillie, se tient une petite table, sur laquelle se voit du papier manuscrit très proprement coupé. Sur la cheminée, deux petites statues, l'une de Molière et l'autre de Shakespeare, et au-dessus est suspendue une aquarelle représentant un yacht qui entre dans la baie de Naples. C'est dans cette chambre que Verne travaille. A côté, se trouve une grande pièce avec des bibliothèques bien remplies allant du sol au plafond.

Parlant de ses méthodes de travail, M. Verne dit : "Je me lève tous les matins avant cinq heures — un peu plus tard, peut-être, en hiver — et je suis à mon bureau dès cinq heures, continuant à travailler jusqu'à onze heures. Je travaille très lentement et avec le plus grand soin jusqu'à ce que chaque phrase prenne la forme désirée. J'ai toujours dans la tête au moins dix romans d'avance, de sorte que, voyez-vous, si je dois être épargné, je n'aurais aucune difficulté à achever les quatre-vingts romans dont j'ai parlé. Mais c'est sur les épreuves que je passe la plus grande partie de mon temps. Je ne m'en contente jamais de moins de sept ou huit, et je corrige et recorrige, de sorte, peut-on facilement dire, que la dernière épreuve ne porte presque pas de traces du premier manuscrit. Cela nécessite du temps, mais j'ai toujours essayé de mon mieux de soigner la forme et le style, bien qu'on ne m'ait jamais fait justice à cet égard".

Nous nous sommes assis dans la salle de la Société industrielle. D'un côté de M. Verne, se trouvait un jeu d'épreuves, "le sixième", a-t-il dit, et, de l'autre, un gros manuscrit que j'ai regardé avec un grand intérêt, "mais qui, a dit le romancier avec son sourire jovial, n'est qu'un rapport que j'adresse au Conseil municipal d'Amiens, dont je suis membre. Je prends un grand intérêt aux affaires municipales".

J'avais demandé à M. Verne de me parler de sa vie et de son œuvre, et il m'a répondu qu'il me dirait des choses qui n'avaient jamais été révélées auparavant. Ma première question portait sur sa jeunesse et sa famille, et voici ce qu'il a affirmé :

"Je suis né à Nantes le 8 février 1828, donc je suis aujourd'hui dans ma soixante-sixième année, et c'est de mes impressions de vieillesse plutôt que de mes souvenirs d'enfance que je devrais parler. Nous formions une famille des plus heureuses. Notre père, un homme admirable, était Parisien de naissance, ou plutôt par éducation, car il est né en Brie mais a été éduqué à Paris, où il a fait ses études universitaires et passé son diplôme d'avocat. Ma mère était Bas-bretonne, de Morlaix, et j'ai donc dans les veines un mélange de sangs breton et parisien."

Ces informations sont intéressantes du point de vue psychologique et nous aident à comprendre la personnalité de Jules Verne, qui réunit d'une part tout la *savoir-vivre*, toute la gaieté et joie de vivre du boulevardier — Claretie a écrit à son sujet : "C'est un boulevardier jusqu'aux ongles" — avec, de l'autre, l'amour de la solitude, le sens religieux et l'adoration de la mer du Breton.

"J'ai passé une jeunesse très heureuse. Mon père était avoué à Nantes et disposait d'une bonne fortune. C'était un homme de culture et d'un grand goût littéraire. Il a écrit des chansons à un moment où l'on écrivait toujours des chansons en France, c'est-à-dire entre 1830 et 1840. Mais c'était un homme sans ambition et, bien qu'il eût pu se distinguer dans les lettres, eût-il choisi de se mettre en avant, il a évité toute publicité. Ses chansons n'ont été chantées qu'en famille ; très peu d'entre elles ont été imprimées. Je puis faire remarquer qu'aucun de nous n'a été ambitieux ; nous avons essayé de prendre plaisir à la vie et de faire notre travail sans histoires. Mon père est mort en 1871, à l'âge de soixante-treize ans ⁽⁴⁾. Voyez-vous, il aurait pu dire : "J'avais deux ans à la naissance de ce siècle", en contraste avec la remarque connue de Victor Hugo concernant sa date de naissance. Ma mère est morte en 1885 ⁽⁵⁾, laissant trente-deux petits-enfants et, cousins et cousins germains compris, quatre-vingt-dix-sept descendants. Les cinq enfants ont tous survécu ; c'est-à-dire que la mort n'en a enlevé aucun. Il y a eu deux garçons et trois filles, et tous sont en vie aujourd'hui. Les hommes et les femmes sont de constitution solide en Bretagne. Mon frère Paul a été et reste mon plus cher ami. Oui, je puis dire qu'il est non seulement mon frère, mais mon ami le plus intime. Et notre amitié date du premier jour dont je me souviens. Quelles excursions nous faisons ensemble dans des esquifs sur la Loire ! A l'âge de quinze ans, pas un seul recoin que nous n'eussions exploré. Quels affreux bateaux, et quels risques courus sans doute ! Quelquefois le capitaine, c'était moi, quelquefois, Paul. Mais Paul était le plus fort de nous deux. Vous savez que, par la suite, il est entré dans la marine et aurait pu faire un officier très distingué, s'il n'avait pas été un Verne — c'est-à-dire, s'il avait eu une once d'ambition.

"J'ai commencé à écrire à l'âge de douze ans. Je ne faisais alors que des vers, et des vers affreux. Néanmoins, je me rappelle une adresse que j'avais composée pour l'anniversaire de mon père — ce que nous appelons un "*compliment*" — et qui a été jugée très bonne ; j'ai reçu des compliments au point de me sentir tout fier. Je me rappelle que même à cet âge, je passais beaucoup de temps avec mes écrits, corrigeant et recopiant, et que je ne me sentais jamais satisfait de ce que j'avais fait.

"Je suppose qu'on peut voir dans mon amour de l'aventure et de l'eau ce qui devait être la pente naturelle de mon esprit dans les années ultérieures. Certes, la méthode de travail que je suivais alors est restée comme une partie de moi pendant toute ma vie. Je ne pense pas avoir fait de ma vie un travail négligé.

"Non, je ne puis dire être particulièrement intéressé par la science. En fait, je ne l'ai jamais été ; c'est-à-dire, je ne l'ai jamais étudiée ou fait des expérimentations en science pratique. Mais, tout enfant, j'adorais regarder les

(4) En fait soixante-douze.

(5) En fait 1887.

machines au travail. Mon père disposait d'une maison de campagne à Chantenay, à l'embouchure de la Loire, et, près de là, se trouve l'usine de machines d'Etat à Indret. Je ne suis jamais allé à Chantenay sans me rendre à l'usine, sans rester des heures entières à regarder travailler les machines. Le goût ne m'a jamais quitté et aujourd'hui j'ai encore autant de plaisir à regarder une chaudière ou une belle locomotive en mouvement qu'à contempler un Raphaël ou un Correggio. Mon intérêt pour les industries humaines a toujours été un trait marquant de ma personnalité, aussi marqué, en fait, que mon goût pour la littérature, dont je parlerai tout à l'heure, et que ma délectation pour les beaux-arts, qui m'a fait entrer dans chaque musée et chaque musée de peinture, oui, je dirais chaque musée de peinture de quelque importance en Europe. Cette usine à Indret, nos excursions sur la Loire et mes vers griffonnés ont été les trois plaisirs et les trois occupations de ma jeunesse."

SON ÉDUCATION

"J'ai été éduqué au lycée de Nantes, où je suis resté jusqu'à la fin des classes de rhétorique, avant d'être envoyé à Paris pour faire mon droit. La matière que je préférais avait toujours été la géographie, mais au moment de monter à Paris, j'étais entièrement occupé par mes projets littéraires. J'ai été beaucoup influencé par Victor Hugo, même très passionné par la lecture et la relecture de ses œuvres. Je pouvais réciter par cœur des pages entières de *Notre-Dame de Paris*, mais c'étaient ses œuvres dramatiques qui m'ont influencé le plus, et c'est sous cette influence qu'à l'âge de dix-sept ans, j'ai écrit un nombre de tragédies et de comédies, pour ne pas parler des romans. Ainsi, ai-je écrit une tragédie en vers et en cinq actes, sous le nom d'*Alexandre VI*, qui décrivait la tragédie du pape des Borgia. Une deuxième tragédie en vers en en cinq actes, écrite à cette époque, fut *La Conspiration des Poudres*, avec Guy Fawkes comme héros. *Un Drame sous Louis XV* était encore une tragédie en vers, et, quant à la comédie, il y en avait une en vers et en cinq actes, appelée *Les Heureux du jour*. Tout ce travail a été exécuté avec le plus grand soin et un constant souci de style. J'ai toujours cherché le style, mais on ne m'en a jamais fait justice."

"Je suis arrivé pour faire mes études à Paris au moment où la grisette et tout ce qu'elle représentait disparaissait du Quartier Latin. Je ne puis dire avoir beaucoup fréquenté les chambres des autres étudiants, car nous autres Bretons sommes, vous savez, un peuple à l'esprit de clan, et presque tous mes amis étaient des camarades du lycée de Nantes, montés à l'Université de Paris en même temps que moi. Mes amis étaient presque tous des musiciens, et à cette période de ma vie, j'étais moi-même musicien. Je maîtrisais l'harmonie, et je crois pouvoir dire que si j'avais choisi une carrière musicale, j'aurais eu moins de difficulté à réussir que beaucoup de gens. Victor Massé était un de mes amis comme étudiant, ainsi que Delibes, avec qui j'étais très lié. Nous nous tutoyions. Celles-ci étaient des amitiés que j'avais formées à Paris. Parmi mes amis bretons, figurait Aristide Hignard, un musicien, qui, même s'il a gagné un deuxième Prix de Rome, ne s'est jamais imposé. Nous collaborions : moi, j'écrivais les paroles, lui la musique. Nous avons composé une ou deux opérettes qui ont été jouées, ainsi que quelques chansons."

“L’une de nos chansons, intitulée ‘Les Gabiers’ et chantée par le baryton Charles Bataille, était très populaire à l’époque. Le refrain, je me rappelle, était :

‘Alerte,
Alerte, enfants, alerte,
Le ciel est bleu, la mer est verte,
Alerte, alerte.’”

“Un autre ami dont j’ai fait la connaissance pendant mes études, et qui est resté mon ami depuis, est Leroy, l’actuel député du Morbihan. Mais l’ami à qui je dois la plus grande dette de gratitude et d’affection est Alexandre Dumas fils, que j’ai rencontré pour la première fois à l’âge de vingt-et-un ans.”

“Nous sommes devenus amis presque tout de suite. Il a été le premier à m’encourager. Je puis dire que c’était mon premier protecteur. Je ne le vois plus du tout maintenant, mais tant que je vivrai, je n’oublierai jamais sa gentillesse envers moi, ni la dette que j’ai envers lui. Il m’a présenté à son père ; il a travaillé en collaboration avec moi. Nous avons écrit ensemble une pièce appelée *Les Pailles rompues* qui a été représentée au Gymnase (6) ; et une comédie en trois actes intitulée *Onze jours de siège* (7), jouée au Théâtre du Vaudeville. Je vivais alors d’une petite pension que mon père m’accordait et je rêvais de richesse, ce qui m’a amené à tenter une ou deux spéculations en Bourse (8). Elles n’ont pas réalisé mes rêves, puis-je ajouter. Mais j’ai tiré un bénéfice de mes visites constantes aux coulisses de la Bourse, car c’est là que j’ai appris à connaître le romantisme du commerce, la fièvre des affaires, que j’ai souvent décrits et employés dans mes romans.”

“Tout en spéculant à la Bourse et en collaborant à la fois avec Hignard à l’opérette et à la chanson, et avec Alexandre Dumas à la comédie, j’ai écrit des nouvelles pour les revues. Ma première œuvre est parue dans le *Musée des Familles* (9), où vous trouverez également l’histoire d’un fou monté dans un ballon, premier signe du genre de roman que j’étais destiné à écrire. Je travaillais alors comme secrétaire au Théâtre lyrique et ensuite comme secrétaire de M. Perrin. J’adorais la scène et tout ce qui la touchait, et le travail que j’aime le plus est d’avoir écrit pour la scène.”

LES DÉBUTS DU SUCCÈS LITTÉRAIRE

“J’avais vingt-cinq ans (10) quand j’ai écrit mon premier roman scientifique, *Cinq semaines en ballon*. Il a été publié par Hetzel en 1861 (11) et a connu un grand succès tout de suite.”

(6) En fait, *Les Pailles rompues* furent créées le 12 juin 1850 au Théâtre historique (J. Jules-Verne : *Jules Verne*, p. 46).

(7) Le livret de la pièce indique plutôt Charles Wallut comme collaborateur. Verne pense-t-il à la comédie *Guerre aux tyrans* ? En tout cas, Dumas a donné sa “bienveillance” à la pièce (J. Jules-Verne, *Jules Verne*, p. 46).

(8) Latote. Verne travaillait à la Bourse comme agent de change (J. Jules Verne : *op. cit.*, p. 89).

(9) La première œuvre parue dans *Le Musée des familles* est “Les Premiers navires de la marine mexicaine” (juil. 1851).

(10) En fait trente-cinq ans.

(11) En fait 1863.

J'ai ici interrompu M. Verne pour dire : "Je voudrais entendre la façon dont vous avez écrit ce roman, et le pourquoi, et quelle préparation vous y avez faite. Aviez-vous une connaissance des ballons, une expérience quelconque ?

— Aucune, répliqua M. Verne. J'ai écrit *Cinq semaines en ballon* non pas comme une histoire de ballons, mais de l'Afrique. J'ai toujours été fasciné par la géographie et le voyage, et je voulais donner une description romantique de l'Afrique. Or, il n'y avait aucun moyen de faire visiter l'Afrique à mes voyageurs sauf dans un ballon, et voilà pourquoi ce ballon a été utilisé. A cette époque, je n'étais jamais monté en ballon. En fait, je n'ai voyagé en ballon qu'une fois dans ma vie. C'était à Amiens, longtemps après la publication de mon roman. Ce devait être seulement "trois-quarts d'heure en ballon" (12), car nous avons eu un incident au départ. Godard, l'aéronaute, embrassait son petit garçon au moment de la montée du ballon ; nous avons dû emporter l'enfant avec nous, mais le ballon était si chargé que nous ne pouvions pas aller loin. Nous avons vogué jusqu'à Longeau (13), la gare devant laquelle vous êtes passé en venant ici. Je puis dire qu'à l'époque où j'ai écrit ce roman, comme maintenant d'ailleurs, je n'avais aucune confiance dans l'idée de pouvoir un jour diriger les ballons, sauf dans une ambiance absolument calme, comme dans cette salle, par exemple. Comment un ballon peut-il faire face à des courants de six, sept ou huit mètres par seconde ? Ce n'est qu'un rêve, même si je crois que, si la question doit être un jour résolue, ce sera au moyen d'un appareil plus lourd que l'air, suivant le principe de l'oiseau, qui vole tout en étant plus lourd que l'air qu'il déplace.

— Alors, vous n'aviez aucune formation scientifique de base ?

— Aucune. Je puis dire que je n'ai jamais étudié la science, même si pendant mes lectures j'ai trouvé beaucoup de bribes qui se sont avérées utiles. Je puis vous dire que je suis un grand lecteur, et que je lis toujours crayon en main. Je porte toujours un calepin avec moi et note immédiatement, comme ce personnage de Dickens, tout ce qui m'intéresse ou qui paraît peut-être utile pour mes livres. Pour vous donner une idée de ma lecture, je viens ici tous les jours après le déjeuner et me mets immédiatement à parcourir quinze journaux différents, toujours les mêmes, et je puis vous dire que, dans chacun, très peu échappe à mon attention. Dès que je vois quelque chose d'intéressant, le voilà noté. Puis je lis les revues, telles *La Revue bleue*, *La Revue rose*, *La Revue des deux mondes*, *Cosmos*, *La Nature* de Tissandier, *L'Astronomie* de Flammarion. Je parcours également les bulletins des Sociétés scientifiques, et surtout ceux de la Société de Géographie, car, notez-le bien, la géographie est ma passion et mon étude. J'ai toute l'œuvre de Reclus — je professe une grande admiration pour Elisée Reclus — et toute celle d'Arago. Je lis et relis également, car je suis un lecteur des plus consciencieux, la collection *Le Tour du monde*, qui est une série d'histoires de voyage. J'ai ainsi amassé des milliers et des milliers de notes qui peuvent servir dans mon travail et qui ne sont pas encore utilisées. Quelques-unes ont été prises après des conversations avec les gens ; j'aime entendre parler les gens, pourvu qu'ils parlent sur des matières qu'ils connaissent.

(12) Le récit de cette ascension parut en 1873 sous le titre *Vingt-quatre minutes en ballon*.

(13) Ou Longueau ?

— Comment avez-vous pu faire ce que vous avez fait sans études scientifiques quelconques ?

— J'ai eu la bonne fortune de venir au monde à un moment où il existait des dictionnaires sur tous les sujets possibles. Je n'avais qu'à chercher dans mon dictionnaire celui que je souhaitais explorer, et le voilà. Bien sûr, dans mes lectures, j'ai amassé une quantité d'informations, et comme mentionné déjà, j'ai un grand nombre de bribes scientifiques dans la tête. Ainsi, un jour dans un café parisien, je lis dans *Le Siècle* qu'un homme pourrait faire le tour du monde en quatre-vingts jours, l'idée m'est immédiatement venue de profiter de la différence d'un méridien pour faire perdre ou gagner un jour de trajet à mon voyageur. Voilà mon dénouement déjà trouvé. L'histoire ne devait s'écrire que longtemps après. Je porte les idées dans ma tête pendant des années — dix ou quinze ans parfois — avant de leur donner forme.

Mon but dans les romans a été de peindre la Terre, et non seulement la Terre, mais l'univers, car j'ai quelquefois emmené mes lecteurs loin de la Terre. Et j'ai essayé en même temps de réaliser un très haut idéal de beau style. On dit quelquefois qu'il ne peut y avoir de style dans un roman d'aventures, mais ce n'est pas vrai — bien que j'avoue qu'il est infiniment plus difficile d'écrire un tel roman sous une bonne forme littéraire que les études de caractère qui sont tellement en vogue aujourd'hui. Et permettez-moi de dire — ici Jules Verne a légèrement haussé ses larges épaules — que je ne suis pas très grand admirateur du prétendu roman psychologique, puisque je ne vois pas ce qu'un roman a à faire avec la psychologie, et je ne puis dire admirer les prétendus romanciers psychologique⁽¹⁴⁾. Je fais exception néanmoins pour Daudet et pour Maupassant. J'ai la plus haute admiration pour Maupassant. C'est un homme de génie qui a reçu du ciel le don de tout écrire, et qui produit aussi naturellement et facilement qu'un pommier produit des pommes. Mon auteur favori, néanmoins, est, depuis toujours, Dickens. Je n'ai pas plus de cent mots d'anglais, et je drois par conséquent le lire en traduction. Mais je vous déclare, Monsieur — Verne a posé sa main sur la table pour souligner — que j'ai lu tout Dickens au moins dix fois. Je ne puis pas dire le préférer à Maupassant, parce qu'il n'y a pas de comparaison possible entre les deux. Mais je l'aime immensément et, dans mon roman à paraître, *P'tit bonhomme*, j'en donne la preuve et reconnais ma dette. Je suis également depuis toujours un grand admirateur des romans de Cooper. Il y en a quinze que je considère comme immortels."

LE MANQUE DE SUFFISANCE DU GÉNIE

Puis, en parlant comme s'il réfléchissait tout haut, Verne a ajouté : "Dumas me disait, quand je me plaignais du manque de reconnaissance de ma place dans la littérature française : "Vous auriez dû être auteur américain ou britannique. Alors vos livres, traduits en français, vous auraient fait gagner une énorme popularité en France, et vous auriez été considéré par vos compatriotes comme un des plus grands maîtres de la fiction". Mais, en fait, je suis considéré comme n'ayant pas d'importance dans la littérature française. Il y a quinze ans, Dumas m'a proposé pour l'Académie, et puisqu'à cette époque, j'avais plusieurs amis, Labiche, Sandoz⁽¹⁵⁾ et d'autres, il semblait exister une

(14) Verne pense-t-il à Zola ?

(15) Il s'agit de Jules Sandeau (1811-1883).

possibilité de mon élection et de la reconnaissance officielle de mon travail. Mais cela ne devait jamais aboutir, et, en recevant aujourd'hui des lettres adressées à "M. Jules Verne, de l'Académie française", je souris un peu. Depuis le jour de la proposition de mon nom, pas moins de quarante-deux élections ont eu lieu à l'Académie, laquelle s'est, pour ainsi dire, entièrement renouvelée. Mais je ne suis pas pris en compte."

C'est à ce moment que M. Verne a prononcé les paroles que j'ai placées, de par leur profondeur et leur importance, en tête de cette présentation.

Pour changer de sujet, j'ai demandé au maître de parler de ses voyages et il a répondu : "J'ai navigué pour le plaisir, mais toujours l'œil ouvert pour mes livres. C'est une préoccupation constante, et chacun de mes romans a bénéficié de mes voyages. Ainsi dans *Un billet de loterie* ⁽¹⁶⁾ se trouve le récit de mes expériences et observations personnelles lors d'une visite en Ecosse, à Iona et à Staffa ; et également d'un voyage en Norvège en 1862, quand nous avons voyagé de Stockholm à Christiania par voie de canal, montant par quatre-vingt-dix-sept écluses, un voyage extraordinaire de trois jours et trois nuits dans un vapeur ; et quand nous sommes allés en voiture dans cette partie la plus sauvage de la Norvège, le Telemark, et avons visité les chutes de Gosta, hautes de neuf cents pieds. Dans *Les Indes noires* se trouve le récit de ma visite en Angleterre et aux lacs écossais. *Une ville flottante* est due à mon voyage en Amérique en 1867, à bord du *Great Eastern*, quand je me suis rendu à New York, ai visité Albany et le Niagara, et ai eu la très bonne fortune et la joie de voir le Niagara pris de glace. C'était le 14 avril, et des torrents d'eau se déversaient dans la gueule de glace. *Mathias Sandorf* est tiré d'un périple de Tanger à Malte sur mon yacht, le *Saint-Michel*, en l'honneur de mon fils Michel qui m'a accompagné lors du voyage avec sa mère et mon frère Paul. En 1878, j'ai fait un tour très instructif et des plus agréables en Méditerranée avec Raoul-Duval, Hetzel fils et mon frère. Voyager était le plaisir de ma vie, et c'est avec un grand regret qu'en 1886, j'ai été obligé d'y renoncer, à cause de mon accident ⁽¹⁷⁾. Vous connaissez l'histoire triste d'un de mes neveux, qui m'adorait et que j'aimais également beaucoup ; il est venu un jour me voir à Amiens et, après avoir murmuré quelque chose de manière excitée, a sorti un revolver et a tiré sur moi, me blessant à la jambe gauche et me rendant boiteux pour la vie. La blessure ne s'est jamais fermée et la balle n'a jamais pu être enlevée. Le pauvre garçon avait perdu la raison et a dit qu'il l'avait fait pour attirer l'attention sur mes prétentions à un fauteuil à l'Académie française. Il est maintenant dans un asile, et je crains bien qu'il n'ira jamais mieux. Le grand regret que cela me cause, c'est de ne jamais pouvoir revoir l'Amérique. J'aurais tellement aimé aller à Chicago cette année, mais vu l'état de ma santé et cette blessure toujours ouverte, c'est hors de question. J'aime tellement l'Amérique et les Américains. Puisque vous écrivez pour l'Amérique, n'omettez pas de leur dire que s'ils m'aiment — comme je sais qu'ils m'aiment, car je reçois des milliers de lettres chaque année des Etats-Unis — je rends leur affection avec tout mon cœur. Oh, si seulement je pouvais aller les voir tous, ce serait la joie de ma vie !

(16) Ici Sherard, confondant sans doute ses notes (ou Verne lui-même ?), mêle les informations relatives à *Un billet de loterie* et *Le Rayon vert*.

(17) On se rappelle que la vente du *Saint-Michel III* s'est effectuée avant l'attente du 9 mars.

“Bien que la plus grande part de la géographie dans mes romans soit tirée de mon observation personnelle, j’ai quelquefois eu à me contenter de mes lectures pour les descriptions. Ainsi, dans le roman dont je vous ai parlé, *P’tit bonhomme*, qui est en train de paraître, je décris les aventures d’un garçon en Irlande. Je le prends à l’âge de deux ans et décris sa vie jusqu’à quinze ans, quand il fait sa fortune et celle de tous ses amis, constituant ainsi un dénouement original, n’est-ce pas ? Il voyage partout en Irlande et, comme je n’ai jamais visité ce pays, mes descriptions des paysages et des localités sont prises dans des livres.”

“J’ai des livres en avance pour des années. Le prochain roman, c’est-à-dire celui qui sera publié l’année prochaine, s’appelle *Les Aventures mirifiques de maître Antifer* ⁽¹⁸⁾ et est entièrement terminé. C’est une histoire de trésor, à chercher et à trouver, et l’intrigue dépend d’un très curieux problème géométrique. Je suis à présent attelé à un roman qui ne paraîtra qu’en 1895, mais je ne peux rien en dire, puisqu’il est pour le moment très informe. Entre temps, j’écris des nouvelles. Ainsi, dans le prochain numéro de Noël du *Figaro*, paraîtra un de mes récits appelé “Monsieur Ré-dièze et Mademoiselle Mi-bémol” (ré-dièze et mi-bémol sont, comme vous le savez, exactement la même note du piano). Vous en voyez le sens ? Mes connaissances musicales y entrent en jeu. Rien de ce qu’on a appris ne se perd jamais.”

“Les gens me demandent souvent, comme vous-même, pourquoi je réside à Amiens, moi qui suis si complètement Parisien d’instinct. Eh bien, parce que, comme je vous ai dit, j’ai du sang breton, et que j’aime la tranquillité, et ne pourrais jamais être plus heureux que dans un cloître. Une vie calme d’étude et de travail fait ma joie. Je suis venu à Amiens pour la première fois en 1857 ⁽¹⁹⁾, quand j’ai rencontré la dame qui est maintenant ma femme, et qui, à cette époque, — elle s’appelait Madame de Vianne [sic] — était veuve avec deux fillettes. Les attaches familiales et le calme de l’endroit m’ont lié à Amiens depuis ce moment-là. C’est une bonne chose, car, comme Hetzel m’a dit l’autre jour, si je vivais à Paris, j’aurais écrit au moins dix romans de moins que je n’ai fait. J’aime beaucoup la vie ici. Je vous ai dit que je travaille les matins et lis les après-midi. Je prends autant d’exercice que possible. C’est le secret de ma santé et de ma force. Et je continue à être amoureux du théâtre : chaque fois qu’une pièce se présente au petit théâtre, il va sans dire que Madame Jules Verne et son mari se trouveront dans leur loge. Ces jours-là, nous dînons à l’Hôtel Continental, afin d’en faire une soirée et de faire reposer nos serviteurs. Notre unique enfant, Michel, vit à Paris, où il est marié avec des enfants. Il écrit avec aptitude sur les matières scientifiques. Je n’ai qu’un seul animal domestique ; vous avez son portrait sur la photographie de la maison ; c’est Follet, mon cher vieux chien.”

UN ÉCRIVAIN SOUS-PAYÉ

J’ai alors posé à M. Verne une question qui, tout en étant indiscreète, semblait nécessaire. J’avais entendu que le revenu qu’il recevait de ses merveilleux livres avait été moindre que celui d’un journaliste ordinaire. J’avais

(18) Publiées sous le titre *Mirifiques aventures de maître Antifer* (1894).

(19) En fait 1856.

entendu, de la meilleure autorité, que Jules Verne n'avait jamais gagné, en prenant un chiffre moyen, plus de cinq mille dollars par an. M. Verne m'a répondu : "Je préférerais ne rien dire à ce sujet. Il est vrai que mes premiers livres, y compris ceux qui ont eu le plus de succès, furent vendus à un dixième de leur valeur ; mais, après 1875, c'est-à-dire après *Michel Strogoff*, ma position a été changée, et j'ai reçu une part équitable des bénéfices de mes romans. Mais je ne me plains pas. Tant mieux si mon éditeur a gagné de l'argent lui aussi. Certainement je pourrais regretter de ne pas avoir fait un meilleur accord pour mes productions. Ainsi, *Le Tour du monde* a fait, dans la France seule, dix millions de francs ; *Michel Strogoff*, sept millions, dont j'ai eu beaucoup moins pour ma part. Mais je ne suis pas et n'ai jamais été un homme à gagner de l'argent. Je suis un homme de lettres et un artiste, vivant à la recherche de l'idéal, poursuivant farouchement une idée, brûlant d'enthousiasme pour mon travail et quand le travail est terminé, le mettant de côté et l'oubliant si complètement que je m'assieds souvent dans mon bureau et prends un roman de Jules Verne pour le lire avec plaisir. Un petit peu plus de justice à mon égard de la part de mes compatriotes m'aurait été un million de fois plus chère que les milliers de dollars que mes livres auraient dû me donner, en plus de ce qu'ils m'ont effectivement donné chaque année. Voilà ce que je regrette et regretterai toujours."

J'ai jeté un coup d'œil à la rosette rouge d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière du confortable veston bleu du maître.

"Oui, dit-il, c'est une certaine reconnaissance." Puis, avec un sourire : "Je fus le dernier à avoir été décoré par l'Empire. Deux heures après la signature de mon décret, l'Empire avait cessé d'exister. Ma promotion au rang officier a été signée en juillet de l'année dernière. Mais ce ne sont pas des décorations que je désire, pas plus que de l'or. C'est que les gens puissent voir ce que j'ai fait ou essayé de faire, et n'ignorent plus l'artiste dans le conteur. Je suis un artiste, répétait Jules Verne, se mettant debout et marquant d'un pied ferme le tapis.

"Je suis un artiste", disait Jules Verne. L'Amérique, tant qu'elle continuera à lire, lui fera écho ⁽²⁰⁾.

Robert H. SHERARD
(Traduction de William BUTCHER)

(20) Faute de place, la Rédaction fera paraître plus tard le commentaire de W. Butcher sur cet important entretien.